

DEPÔT LEGAL N° 10871 du 10/12/18
Bibliothèque Nationale du Bénin,
4^e Trimestre
ISSN : 1840/9261

IMP Tél. : 97 48 43 87

REVUE AEPOP / ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE NUM. 01 / DECEMBRE 2018

REVUE AEPOP
ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE



- **Directeur de publication :** Pr Gervais KISSEZOUNON
- **Rédacteur en chef :** Sylvestre Tossou
- **Rédacteur Adjoint :** Victoire Ahotin
- **Secrétaire de rédaction :** Laurent Akin
- **Comité de rédaction :**
 - ✓ Alfred Affodégon
 - ✓ Léontine Avo Bada
 - ✓ Sodjinou Séraphin
 - ✓ Aicha Ponou
 - ✓ Apollinaire Medagbe
 - ✓ Emiliano Koudokodji
 - ✓ Valentin Gandonou
 - ✓ Martial Icouchica
 - ✓ Achille Oussou
 - ✓ Etienne Zanmènou
 - ✓ Gildas Dohekpan

REVUE AEPOP
COMITE SCIENTIFIQUE

- ✓ Pr Albert Jovité Nouhouayi / UAC-Bénin
- ✓ Pr Gervais Kissezounon / UAC-Bénin
- ✓ Pr Moussa Daff / UCAD-Sénégal
- ✓ Pr Abdel Rahamane Baba Moussa / UAC-Bénin
- ✓ Pr Aicha Nana Goza / UAM-Niger
- ✓ Dr Clément Bah / ENS-UAC Bénin
- ✓ Dr Dieudonné Vaidjike / UN-Tchad
- ✓ Inspecteur Nicolas Ponou / Bénin
- ✓ Inspecteur Gilbert Attolou / Bénin
- ✓ Inspectrice Talata Zime / Bénin
- ✓ Simon Dah Dossa, Conseiller Pédagogique / Bénin
- ✓ Moukadam Bouraïman, Conseiller Pédagogique / Bénin
- ✓ Alfred Affodégon , Professeur certifié / Bénin
- ✓ Apollinaire Medagbe, Professeur certifié / Bénin

SOMMAIRE

1- La séparation des pouvoirs : un atout majeur pour la consolidation de la démocratie en Afrique / Victoire Ahotin	5-16
2- De la reforme des valeurs à un développement authentique au Bénin / Dorothea Sokpoh.....	17-31
3- Conscience, inconscient, liberté et responsabilité / Lambert B. Codjia.....	32-51
4- La bonne gestion de l'enseignement-apprentissage-évaluation en philosophie Laurent A. Akin.....	52-61
5- Le statut métaphysique de l'être chez les présocratiques / Clément Coovi Bah.....	62-79
6- Le harcèlement sexuel et les grossesses en milieu scolaire / Lambert B. Codjia	80-94
7- Sujets de commentaire et de dissertation / Sylvestre Tossou.....	95-113
➤ Sujet 1 : Commentaire / Texte : l'intelligence en question ➤ Sujet 2 : Dissertation / Ce qui crève les yeux est-il toujours vrai ? ➤ Sujet 3 : Dissertation / Peut-on ne pas faire la politique ? ➤ Sujet 4 : Dissertation / Selon vous, pour vivre en paix, faut-il décider de ne rien voir, ne rien entendre et ne rien dire ? ➤ Sujet 5 : Dissertation / Le suicide n'est-il qu'une absurdité ?	

Le statut métaphysique de l'être chez les présocratiques

Clément Coovi Bah / ENS-UAC BENIN

Résumé

L'objectif de cet article est de revisiter l'histoire de la pensée des présocratiques sur le statut métaphysique de l'être et ce, à partir des deux grandes questions fondamentales sur l'être et le devenir formulées comme suit : comment assurer qu'il y a permanence d'un sujet alors qu'il subit une succession d'aspects ? Comment, de la multiplicité des apparences, assurer qu'il y a unité du Tout ? La méthode employée est une approche analytique portant sur les thèses essentielles des présocratiques sur l'être et le devenir en insistant sur la structure interne et l'harmonie des idées défendues par les penseurs concernés. En conclusion, si l'on admet que les philosophes présocratiques ont porté leurs réflexions sur ce que la nature, dans toute sa splendeur pouvait leur donner d'observer, il n'en demeure pas moins que leur audace a permis à la philosophie moderne de passer d'une position dogmatique à une attitude critique, du réalisme à l'idéalisme.

Mots clés : Etre, métaphysique, présocratiques, Un, Multiple.

Abstract

The purpose of this article is to revisit the history of the thought of the presocratics on the metaphysical status of being, from the two great fundamental questions about being and becoming as follows: how to ensure that there is permanence of a subject while he undergoes a succession of aspects? How from the multiplicity of appearances, to assure that there is unity. The method employed is an analytical approach to the theses of the presocratics on being and becoming by insisting on the internal structure and the harmony of the ideas defended by the concerned thinkers. In conclusion, if we admit that the presocratics philosophers have focused their reflections on what nature, in all its splendour, could give them to observe, the fact remains that their daring allowed the modern philosophy to move from a dogmatic position to a critical attitude, from realism to idealism

Keywords: Being, metaphysical, one, multiple

Introduction

Le statut métaphysique de l'être est l'un des thèmes majeurs de l'histoire de la philosophie de l'antiquité à nos jours. En effet, la philosophie comme savoir constituant s'intéresse à tout le réel qui est pour ainsi dire son objet matériel. De ce réel qu'elle considère, la philosophie entend donner l'explication la plus exhaustive en s'appuyant exclusivement sur la raison. A l'évidence, toute réflexion philosophique s'articule donc autour de trois grands centres d'intérêts principaux à savoir : l'homme, le monde et la transcendance. Il faut ici admettre que l'homme, sujet pensant, seul être au monde à se poser des questions est la condition première d'existence de toute philosophie. Il n'y a donc pas et il ne saurait y avoir de philosophie sans l'homme. Dans ce contexte, tout discours philosophique est assujéti à une règle fondamentale : c'est en effet là où toutes les exigences constitutives de la philosophie se trouvent rassemblées, c'est-à-dire des textes qui sont animés par ces exigences et les œuvres de la tradition philosophique, que peut émerger une réflexion sur l'histoire de la philosophie en général et par conséquent sur l'histoire du statut métaphysique de l'être chez les présocratiques. Confrontés aux problèmes existentiels, les penseurs, à travers le temps et l'espace ont eu pour tâche fondamentale de faire face aux questions récurrentes sur l'être et qui se résument à celles-ci : Comment faire l'unité des divers problèmes qui se posent à notre connaissance : la science est-elle une ou multiple ? Comment, de nos tendances multiples, faire l'unité harmonieuse de notre personnalité ? Comment faire l'unité d'une cité en prise aux divergences des classes et des fonctions ? Comment assurer qu'il y a permanence d'un sujet alors qu'il subit une succession d'aspects ? Comment, de la multiplicité des apparences, assurer qu'il y a unité du TOUT ? La problématique ainsi délimitée est assez vaste et il nous faut donc la circonscrire aux deux dernières questions qui portent sur l'être et le devenir. Il s'agira pour l'essentiel de revisiter les thèses essentielles des présocratiques sur l'être et le devenir en insistant sur la structure interne et l'harmonie des idées défendues par les penseurs concernés. La démarche qui s'impose dans ce contexte consiste à accorder la préséance à l'histoire, ce qui revient à situer l'être et le devenir dans l'histoire de la philosophie des présocratiques et ce, avant de nous interroger sur les enjeux de cette question fondamentale à la postmodernité.

I- L'être, le néant et le devenir : essai de clarification conceptuelle

L'être est par définition "*tout ce qui est, étendu ou inétendu, temporel ou intemporel, matière ou esprit, fini ou infini*". L'idée de l'être renvoie à la fois à l'espace, au temps et à l'histoire mais aussi et surtout laisse de côté les conditions individuelles de l'expérience sensible, pour de fait s'appliquer indifféremment à tous les êtres. Dans ce contexte, il est aisé d'admettre que l'idée même de l'être dépasse l'image phénoménale qui résulte de la perception du particulier, ce qui fait dire à Saint Thomas d'Aquin (1998) que la première chose que l'intelligence découvre, c'est d'abord ce qui est.

L'idée de l'être se conçoit donc de la façon la plus générale possible, elle se présente spontanément à l'intelligence et tout ce qui peut déterminer la notion de l'être est aussi de l'être. Soba (2005) affirme sans détour que « *c'est l'être lui-même qui est la notion la plus fondamentale et absolument première de toute chose. Fondamentale et première parce qu'elle est la notion de quelque chose qui est commune à tout ce qui est et même ce qui peut être dans le devenir* » (p.39). La définition de l'être devient de fait problématique car l'être dépasse toutes les classifications, toutes les limites des espèces, des genres, des catégories, des divisions, qu'elles soient logiques ou réelles. Le concept d'être synthétise, dans l'unité d'une forme intellectuelle, vague et imprécise, "*tout ce qui est*" ou "*peut être*".

Jean Daujat (1974) affirme qu'il s'agit ni plus ni moins d'une notion transcendante :

Or les êtres sont aussi divers que possible, mais la seule chose qui leur est commune à tous, c'est d'être : au-delà des diversités entre les êtres, il n'y a que l'être qui leur appartient à tous. Prenons pour exemple une grande diversité d'êtres que peut considérer notre pensée et que notre langage désignera par des mots : un homme, un cheval, un chêne, une pierre, la blancheur, la taille de deux mètres, la paternité, la position assise. On peut facilement trouver quelque chose de commun à plusieurs d'entre eux : la vie est commune à l'homme, au cheval et au chêne ; il est commun à l'homme, au cheval, au chêne et à la pierre ce que nous appellerons des substances. Mais la vie n'appartient pas à la pierre, et la blancheur, la taille de deux mètres, la paternité, la position assise ne sont pas des substances. Ainsi, la seule chose qui soit commune malgré leur extrême diversité à tous ces objets de pensée sans exception aucune, c'est d'être, parce qu'au-delà de la plus extrême diversité des êtres, l'être seul est commun à tout

ce qui est. Et rien n'est en dehors de l'être ; en dehors de l'être, il n'y a que le néant, c'est-à-dire ce qui n'est pas. (p 38)

Quel rapport peut-on alors établir entre l'être et le néant ? Le concept du néant ne peut se comprendre que par rapport à l'être. Il s'agit d'un être de raison et en tant que concept négatif, il ne peut que se former en fonction de l'être, dans un premier temps connu, puis ensuite nié dans un second. Le néant fait donc partie des êtres de raison qui existent seulement dans l'esprit. Il est par exemple impossible de faire les mathématiques sans les êtres logiques. Les êtres de négation ou de privation que sont la cécité, le néant, le mal par exemple ainsi que les relations qui les définissent sont des êtres de raison qui ne sont ni des choses, ni des essences authentiques et qui ont la capacité d'exister même en dehors de toute pensée qui les pense.

Le piège ici est de faire correspondre les êtres de raison à une phénoménalité de pure fiction. Il s'agit d'une erreur à éviter en ce sens que les êtres de raison ont un fondement dans le réel ; ils sont construits avec des éléments tirés du réel actuel ou possible. C'est ainsi que la rationalité est fondée sur la réalité objective de l'âme raisonnable ; la cécité, sur la négation de la vision ; le temps, sur la réalité du mouvement mesuré selon l'avant et l'après. La division des êtres de raison se fait en fonction de l'objet conçu. On distingue pour ainsi dire deux espèces d'êtres de raison : la négation ou la privation d'une part et la relation d'autre part. Il faut ici noter que la relation désigne la liaison extrinsèque d'un objet à un autre dont il ne dépend pas ; c'est le cas de la mesure relativement à ce qu'elle mesure. Les concepts d'être et de néant renvoient à un autre concept non moins important qui est celui du devenir. De quoi s'agit-il concrètement ?

Du latin "*devenire*", qui signifie "*venir en descendant*", "*arriver à*", le devenir correspond à un passage d'un état à un autre. C'est la transformation des choses, des êtres ; c'est l'ensemble des changements dans leur déroulement temporel et historique. L'origine du problème du devenir remonte aux philosophes présocratiques. Selon Héraclite (1988), rien n'est, tout s'écoule, le devenir universel est la loi de l'univers et selon Parménide (1988) et les Eléates, au contraire, l'être ne saurait comporter ni naissance ni mort, le devenir ne pouvant qu'être une illusion. Dans la philosophie aristotélico-scholastique, le devenir correspond au passage de la puissance à l'acte par génération et destruction, altération, augmentation ou mouvement local.

Chez Hegel (1991), le devenir est une synthèse dialectique de l'être et du non-être : tout ce qui existe est contradictoire et sujet à périr, ce qui est un élément incessant de renouvellement.

II- Aperçu historique de la métaphysique de l'être chez les présocratiques

Comment, de la multiplicité des apparences, assurer qu'il y a unité du Tout ? C'est la question de l'unité au fondement de la multiplicité des réalités de notre expérience. Pujos (2012) nous rappelle que ce sont les philosophes présocratiques qui, les premiers, se sont posés la question du principe unitaire des choses, en grec *ajrch* (*archê*). Hantés par la préoccupation de trouver une raison unitaire à l'extraordinaire diversité et aux multiples mutations des êtres de la nature, ces penseurs de l'antiquité grecque avaient alors proposé quelques hypothèses. Il s'agissait pour l'essentiel de sortir de l'explication mythique des phénomènes naturels (Huisman, 1993) pour faire ressortir leur cause explicative. En effet, notre expérience quotidienne est multiple: les réalités qui nous entourent sont diverses. D'où provient, d'où naît toute cette multiplicité? Quel est le principe unique qui fonde la multiplicité des réalités qui nous entourent ? Quelle est l'origine de tout ce qui existe?

La question de l'Un et du Multiple était donc la préoccupation majeure des présocratiques. Mais ces philosophes ne distinguent pas encore entre une réalité qui serait la matière et une autre qui serait l'esprit. Ce qui existe pour eux, c'est ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on sent : c'est la matière. Il n'y a pas chez eux de négation explicite d'une réalité spirituelle, mais la question de cette distinction n'est tout simplement pas encore à l'ordre du jour. Ils sont donc implicitement matérialistes. Ce qui explique que toujours, pour eux, le principe, l'origine de tout est une origine matérielle. Ils posent au principe de "toutes choses" une matière primordiale dont tout vient et à quoi tout retourne. Toutes les réalités sont faites d'une même matière primordiale où elles retournent quand elles périssent. Une présentation sommaire des thèses de ces penseurs présocratiques s'impose donc.

1- Thalès de Milet (vers 625 – vers 545 av. J.-C.) : l'eau comme élément primitif de l'être

Il est admis que Thalès est le penseur qui, le premier a proposé « *une vision d'ensemble de la nature qualifiée d'hylozoïste au principe de laquelle se trouve l'eau* » (Besse, 2004, p 4). Thalès en effet défend la thèse selon laquelle le principe premier de toute chose c'est-à-dire la matière primordiale n'est rien d'autre que l'eau. C'est en se basant sur la circulation cyclique des eaux marquée par l'éternel retour à la source mère, qu'il explique le fondement de tout ce qui existe par l'eau. Pour Thalès l'élément primitif de l'être est l'eau qui, de par ses propriétés se transforme en vapeur, en glace et elle permet le dépôt des alluvions. C'est donc d'elle que toute vie jaillit (Soba, 2005). Thalès propose donc « *une explication unitaire des phénomènes naturels, à partir d'un principe universel d'engendrement : l'eau. Vie et force de vie, l'eau est origine et destination de toutes choses* » (Huisman, 1993, p207). En poussant loin sa réflexion sur l'être, Thalès ne manque pas de rappeler que la terre flotte sur l'eau faisant de ce fait sienne l'affirmation du penseur antique Homère selon laquelle "*Okéanos*" c'est-à-dire l'océan personnifié et "*Téthys*" qui représente la déesse de la mer dans la mythologie grecque, étaient l'origine de toutes choses. Pujos (2012) nous rappelle également que les Egyptiens et les Babyloniens croyaient que le monde avait été formé à partir des eaux primordiales et il insiste sur le fait qu'avec Thalès on passe d'une explication narrative où l'océan et la mer sont personnifiés sous la forme de dieux à une explication discursive, plus abstraite, où l'on affirme que la matière qu'est l'eau, est le principe de tout.

2- Anaximandre de Milet (vers 610 – vers 546 av. J.-C.) : la matière indéterminée en devenir continu

Anaximandre est l'inventeur du concept d'*ajrch (archê)* qui signifie, en grec, à la fois le commencement et le commandement. Sur quoi repose le principe de toute chose dans l'univers ? Anaximandre écarte l'idée d'une matière déterminée et propose la matière indéterminée comme principe premier de toute chose. Selon Pujos (2012),

Anaximandre propose, pour la première fois, un concept beaucoup plus abstrait de matière qui sera repris par toute la philosophie grecque ultérieure. Cela deviendra le *cwra (chôra)* chez Platon, la *prwth uJlh (prôtê ulê)* chez Aristote et chez Plotin. Cette matière est en quelque manière le chaos primitif. Il faudra plus tard faire une critique de cette notion qui revient à réifier le néant, à faire du non-être quelque chose qui est, une chose. (p 261)

Pour Anaximandre, l'origine unique de toutes choses ne peut résider parmi les éléments observables du monde sensible ; ce principe primordial ne peut être sensible d'où la nécessité de faire appel « à l'indéterminé, *masse matricielle de l'univers, qui se forme en son sein un peu à la manière de l'embryon qui se développe en se différenciant progressivement* » (Huisman, 1993, p207). Considérée de fait comme étant le chaos primitif, cette matière n'est donc rien d'autre qu'une matière indéterminée primordiale, abstraite, infinie, éternelle qui se retrouve en tous les êtres dans un devenir continu. En quoi consiste concrètement le devenir dont parle Anaximandre? Il s'agit de la transformation des choses, des êtres ; de l'ensemble des changements dans leur déroulement temporel. La thèse d'Anaximandre renvoie donc à une pensée évolutionniste qui admet une transformation des espèces ; elle consiste ni plus ni moins à réifier le néant, à faire du non-être quelque chose qui est, une chose. L'infini, c'est ce qui est indéterminé, par opposition à ce qui est déterminé, à ce qui a une forme précise, finie, définie.

3- Anaximène de Milet (vers 586 – vers 526 av. J.-C.) : l'air comme principe unitaire

Quel est le principe fondamental, *l'ajrch (archê)* qui gouverne toute chose ? Anaximène se donne pour tâche d'approfondir la thèse de Thalès et situe le principe ou l'origine de toutes choses à l'intérieur du monde de l'expérience sensible. C'est dans ce contexte que ce penseur grec décide de forger « *une analogie qui fera une belle carrière : la vie, c'est la respiration, le souffle. L'air sera donc cette force universelle qui anime toutes choses. Raréfaction et condensation rendront compte des phénomènes observés* » (Huisman, 1993, p208).

Pour Anaximène, il s'agit ni plus ni moins de l'air considéré comme un principe éternel, divin et quantitativement infini. Le rapport du monde à l'air est selon Anaximène comparable à ce que le souffle de vie est pour l'homme. En se raréfiant, l'air donne le feu et se condensant l'air

donne successivement le vent, l'eau, la terre et la pierre. Dans ce contexte, Anaximène affirme que la raréfaction et la condensation de l'air expliquent l'existence de tout ce qui se trouve dans le monde. Les différences constatées entre les êtres ont leur fondement dans la quantité d'air qui les constitue.

4- Pythagore (vers 580 – vers 500 av. J.-C.) : "Tout est nombre"

La théorie de Pythagore sur l'être se résume en une affirmation capitale : le nombre est le principe fondamental de l'être : "*tout est nombre, tout répond à des lois numériques, tout le réel est d'essence mathématique*". Avec Pythagore, seul le nombre est en mesure de rendre compte de l'être dans son essence et sa réalité. Le postulat de départ sur lequel se fonde Pythagore pour affirmer que les mathématiques rendent compte du réel se trouve dans le fait que les phénomènes physiques répondent aux lois mathématiques. La portée métaphysique de cette affirmation fait dire à Pythagore que le cosmos obéit aux mêmes lois mathématiques que la musique ! Pythagore fait donc du nombre la loi suprême des choses.

5- Héraclite d'Ephèse (vers 567 – vers 480 av. J.-C.) : la philosophie du devenir

Héraclite est par excellence le philosophe du devenir qui résulte selon lui d'un conflit permanent entre les choses. Il propose « *une vision du monde basée sur la transformation incessante des choses* » (Besse, 2004, p4). Trois concepts fondamentaux vont alimenter sa théorie : le Logos - Raison ou Verbe - considéré comme la loi créatrice du devenir ; le Combat – Conflit - qui est père de toutes choses et en même temps générateur et organisateur ; l'Harmonie des contraires qui renvoie à une sorte d'équilibre dynamique où les tensions opposées peuvent s'équilibrer.

Selon Héraclite (1998), « *on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve* ». Huisman (1993) affirme que « *l'image du fleuve sert à exprimer l'opposition classique de l'Un et du Multiple, du même et de l'autre. Le fleuve, par son écoulement, montre à chaque instant l'image de la permanence et du changement ; il est ce fleuve même, et dans le même temps, il devient autre* » (p.206). Selon Héraclite (1998), rien n'est donc stable, rien ne demeure le même, tout

s'écoule et donc le devenir universel est la loi de l'univers. Il voit par conséquent dans le devenir et le changement seulement la réalité. Voici ce qu'affirme Pujos sur Héraclite :

pour ce penseur, la loi unique qui régit tout le réel, c'est la lutte éternelle entre les contraires, sans vainqueur ni vaincu. Le réel est donc le résultat d'un équilibre entre les contraires : l'ordre et le désordre, la nuit et le jour, le juste et l'injuste, le bien et le mal. La réalité étant une lutte éternelle entre deux principes, elle est un "devenir éternel" sans but, sans fin. Cette loi trouve chez Héraclite diverses expressions : " Route vers le haut, route vers le bas, une seule et même route" ; "Immortels mortels, mortels immortels, vivant leur mort, mourant leur vie". Il y a chez Héraclite, on le voit, un rejet implicite du principe de non-contradiction qui n'avait d'ailleurs pas encore été formulé, puisqu'il le sera plus tard par Aristote. La réalité est pour Héraclite contradictoire ; elle est intrinsèquement contradiction. Les contraires, pour Héraclite, non seulement sont complémentaires, mais ils se transforment perpétuellement les uns dans les autres suivant une loi fixe : "La même chose est vivante et morte, endormie et éveillée, jeune et vieille ; car le premier est le second après changement et à nouveau après changement, le second est le premier". (Pujos , 2012, p. 437)

Avec Héraclite, *"tout ce qui est"* a pour principe fondamental le conflit et la lutte des contraires ; *"tout ce qui est"* évolue invariablement vers son contraire. Dans ce contexte, la condition du devenir se trouve dans l'opposition des contraires.

6- Anaxagore de Clazomène (vers 500 – vers 428 av. J.-C.)

Pour ce philosophe grec, « *le devenir n'est pas absolu, mais suppose une pluralité de substances primitives déterminées, divisibles à l'infini* » (Huisman, 1993, p.203). Comment alors expliquer l'organisation du monde dans ce contexte ? Anaxagore évoque l'idée d'un principe fondamental, d'un esprit à savoir le "*Νοῦς*". Il s'agit d'un esprit structurant qui anime et organise les substances primitives déterminées ce qui conduit de fait à une explication mécaniste de l'être.

7- Parménide d'Elée (VIe – Ve av. J.-C.) : la philosophie de l'être

Parménide est considéré comme le philosophe de l'être et donc le père de l'ontologie. Il affirme que "*l'Etre est et, le Non-être n'est pas*". Il exclut tout mouvement et tout devenir.

L'être, qui est un, est selon lui immobile, inengendré et impérissable, hors du temps. L'être est donc pour Parménide une réalité immobile, éternelle, incréée et homogène. A l'opposé d'Héraclite, Parménide et les Eléates considèrent que l'être ne saurait comporter ni naissance ni mort, le devenir ne pouvant qu'être une illusion. Devenir, naissance, mort, séparation et engendrement réciproque des choses, génération et corruption, tout cela relève pour Parménide de l'opinion, esclave des apparences sensibles (Huissman, 1993). Dans ce contexte de l'être, que peut-on en dire ou que doit-on dire ? Pour Parménide (1988), il faut dire ceci et seulement ceci : "qu'il est". Huissman affirme ceci :

Pour Parménide, parler de devenir, d'engendrement à partir d'éléments primitifs comme le font par exemple les Ioniens, c'est tomber dans l'erreur, pis, dans la faute logique. Car qu'est-ce que qu'affirmer : « ceci engendre cela » ? C'est tout simplement dire que ceci cesse d'être ceci, n'est plus ceci pour devenir autre chose, et que , par conséquent, ceci n'est pas ceci, tout en l'étant, puisqu'en lui attribuant le devenir, on continue de faire de ceci le sujet de ce devenir ! Parler de devenir, de génération et de corruption, c'est donc loger le non-être au cœur même de l'être, attribuer le néant, comme une propriété, à l'être. Ce qui est contradictoire, et donc déraisonnable. L'être est. Le non-être n'est pas. (Huissman, 1993, p. 339)

C'est donc à Parménide que revient le mérite d'avoir découvert la valeur privilégiée de la notion d'être. Il soutient que le changement ne peut rendre compte de ce que les choses sont en elles-mêmes. Leur être est de soi immobile et éternel. Pour lui, l'être est un, bien que corporel encore, mais l'unité de l'être était affirmé. En effet, selon Pujos (2012)

Parménide se pose, comme tous les présocratiques, la question de savoir ce qu'il y a derrière la multiplicité des choses de notre expérience. A la différence d'Héraclite qui était obnubilé par cette multiplicité des choses, en devenir perpétuel, Parménide en ce qui le concerne se penche sur leur stabilité. Toutes les choses ont en commun d'"être". Même si elles sont mêlées d'être et de non-être, même si simultanément elles sont et ne sont pas, toutes, elles ont un point commun stable : d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre, elles "sont". Ce qu'il y a derrière les choses, selon Parménide, c'est l'"être". Il nous offre ainsi le premier texte de métaphysique de l'histoire. La métaphysique, porte en effet sur l'être : l'être des choses. Parménide est le premier à nous

parler de l'"être". Les choses de notre expérience sont mobiles, mouvantes et changeantes : en cela Héraclite a raison ! Mais, derrière les choses qui se meuvent incessamment, il y a l'être immobile, stable, éternel, sans fin, ni commencement, unique et indivisible, parfait. L'être est donc fini, limité. Parménide le compare à une sphère parfaite, homogène, bien définie. Comme pour tous les Grecs, comme Anaximandre, Parménide situe la perfection du côté de la finitude, de la limite, et ne voit dans l'infini qu'imperfection. (Pujos, 2012, p.512)

8- Zénon d'Elée (Ve S. av. J.-C.) : l'immobilité de l'être

Zénon est un défenseur de la doctrine de son maître Parménide. Il porte sa réflexion sur l'infini en partant du postulat selon lequel « *l'un est divisible à l'infini ; on peut en effet le diviser indéfiniment en deux – dichotomie -. Mais la divisibilité de l'un implique l'existence des termes de la division, eux-mêmes insécables – atomes -* » (Huisman, 1993, p209). L'être est donc, selon Zénon d'Elée, immobile et le mouvement n'est qu'une illusion de la sensibilité : le mouvement n'existe donc pas en réalité. Il se base alors sur la théorie de la "réduction à l'absurde" pour justifier sa thèse. La "réduction à l'absurde" consiste à montrer à quelles conséquences absurdes aboutit l'affirmation de la réalité du mouvement, pour prouver que celui-ci n'existe pas. La tradition parle également de paradoxes de Zénon basés sur deux principaux à savoir : Le paradoxe du stade et celui dit d'Achille et la tortue.

L'argument du stade affirme que le coureur qui veut atteindre la ligne d'arrivée doit d'abord parcourir la moitié du stade, ensuite la moitié du reste, et ainsi de suite à l'infini. Conclusion : comme le coureur doit parcourir un nombre infini de moitiés de longueurs, il n'atteindra jamais la ligne d'arrivée. Or, ceci est absurde. Donc l'impression que nous avons du mouvement est fausse. Nos sens nous trompent. Le point de départ et la ligne d'arrivée se confondent en réalité. L'argument dit d'Achille et la tortue affirme que si la tortue part avant Achille, celui-ci, aussi rapide soit-il, ne la rattrapera jamais. Il doit en effet atteindre d'abord le point où la tortue était arrivée au moment de son propre départ. Quand il y arrive, l'animal est déjà un peu plus loin. Il doit donc rejoindre ce nouveau point, mais la tortue est alors à nouveau un peu plus loin, et ainsi de suite à l'infini. L'avance de la tortue diminuera sans cesse, mais ne se réduira jamais à néant. Donc Achille ne rejoindra jamais la tortue. Or, c'est bien sûr

absurde. C'est la preuve, selon Zénon, qu'il n'y a jamais eu mouvement et que nos sens nous trompent. Le point où se situe Achille et celui où se situe la tortue se confondent en réalité. C'est là une position pré platonicienne qui annihile l'espace vécu pour lui substituer un espace idéal qui supprime toute idée de contiguïté. (Pujos, 2012, p. 683)

9- Empédocle d'Agrigente (vers 490 – vers 435 av. J.-C.) : le pluralisme en question

Quel est le principe fondamental qui rend compte du principe unitaire des choses ? Si la question posée est toujours la même, les réponses varient d'un penseur à un autre. Empédocle est, avec Anaxagore, le principal représentant de ce qu'on a appelé le pluralisme qui consiste à affirmer qu'il y a plusieurs principes, une pluralité de principes : d'où le nom de pluralisme. Pour Empédocle, il y a quatre principes, pas moins, qui sont égaux en dignité : ce sont les quatre racines, qui correspondent tout simplement aux quatre éléments : l'eau, la terre, le feu et l'air. Ils sont tous les quatre éternels et immuables et diffèrent entre eux qualitativement, mais sont égaux quantitativement. Ils se présentent soit à l'état pur, soit mélangés entre eux selon des proportions variables. Les choses de notre expérience sont bien sûr le résultat de pareils mélanges. Elles sont des agrégats des quatre éléments et sont en ce sens instables. Elles sont donc en devenir, susceptibles de naître et de mourir. La combinaison et la dissociation des quatre éléments selon des proportions variées s'opèrent sous l'action de deux forces contraires, éternelles, comme le sont les éléments : ces forces sont l'amour et la haine. Huisman (1993) affirme ceci : « *pour Empédocle, rien ne se crée réellement, mais tout se compose à partir des quatre éléments que sont : l'eau, la terre, le feu et l'air, eux-mêmes incréés. Naissance et mort ne sont donc que des illusions purement humaines.* » (p.205)

10- Démocrite d'Abdère (vers 460 – vers 370 av. J.-C.) : le non-être est

Disciple de Leucippe qui est le fondateur de l'atomisme (doctrine matérialiste), Démocrite affirme qu'on ne peut diviser la substance à l'infini. Tous les corps dans le monde se composent d'agrégats d'«atomes» et de vide. Les atomes sont des éléments insécables, solides et pleins, en nombre infini et qui se meuvent dans le vide. Selon Démocrite, la totalité de la réalité

s'explique par deux principes d'égale dignité et importance qui sont l'Être ou le Plein, le Non-être ou le Vide. La réalité de l'être n'a pas besoin d'être prouvée. Il s'agit de la matière que nous voyons, c'est-à-dire ce qu'il appelle le "Plein". La réalité du non-être découle, selon Démocrite, du mouvement local. Un corps ne peut venir occuper une place dans l'espace qu'à la condition que cette place soit vide ou ait été vidée. Le non-être, c'est donc le "Vide", l'absence de matière à un endroit donné de l'espace. Donc, pour Démocrite, à l'opposé de Parménide, le non-être est. Dans ce contexte, le non-être n'est rien d'autre que le vide dans l'espace, l'absence de matière à un endroit donné. On est donc là face à un matérialisme absolu. L'être est matière. C'est le "Plein", sous-entendu "plein de matière". L'originalité de l'atomisme tient en ceci : les composantes élémentaires de la matière ne sont plus, comme par exemple chez Empédocle ou Anaximandre, les quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. Ces quatre éléments sont eux-mêmes divisibles et constitués d'une quantité actuellement infinie d'atomes. Il y a, pour Démocrite, un nombre actuellement infini d'atomes. C'est l'infini négatif en acte ! L'être est donc constitué d'un nombre infini d'atomes. Les atomes, quant à eux, sont, comme leur nom l'indique, indivisibles, insécables.

III- Les héritiers des présocratiques en question

1- Platon : la doctrine métaphysique des idées

Pour ce philosophe, la pensée humaine n'est pas la mesure de l'être. Pour saisir l'être d'une chose dans sa vérité, la pensée doit se conformer à l'Idée ou l'Essence de cette chose et non à son apparence sensible. L'idée est le véritable objet : restant identique à elle-même, dans une permanence inaltérable, elle est la "forme-une", l'archétype d'après lequel la chose est formée. Elle est l'unité générale qui permet de rassembler par la pensée les choses sensibles, multiples mais possédant les mêmes qualités. Platon est, selon Besse(1998) « *celui qui a fourni à la pensée occidentale la plupart de ses concepts fondamentaux. Il a posé la distinction entre le domaine de l'expérience et celui de l'idée, et défini la philosophie comme l'effort pour passer du sensible à l'intelligible* » (p6). La philosophie platonicienne veut donc montrer sous quelle

forme et jusqu'à quel point les réalités intelligibles participent du monde sensible, comment les réalités sensibles peuvent être reliées à l'unité de l'être. Cette philosophie présente aussi le mouvement de la génération du Multiple à partir de l'Un.

Il apparaît ainsi que l'Idée, l'essence universelle, est distincte de ses réalisations individuelles qui ne l'épuisent pas. Platon va en tirer l'hypothèse selon laquelle elle existe à l'état séparé dans un monde distinct du monde sensible de notre expérience: le monde des Idées. Toutes les Idées existent à l'état séparé de la matière dans un monde idéal, le monde des Idées. Les Idées sont donc non sensibles, purement intelligibles, accessibles à la seule intelligence et non pas à nos cinq sens. Les réalités sensibles de notre expérience sont toutes des réalisations imparfaites, boiteuses, matérielles, différentes de ces pures Idées immatérielles qui existent dans le monde des Idées à l'état séparé. Par exemple, Pierre, Paul, Jacques et Jean sont des réalisations matérielles imparfaites de la pure Idée d'homme qui existe à l'état séparé dans le monde des Idées.

Ce sont donc ces Idées qui sont la cause de la stabilité du réel. Il y a des constantes dans le perpétuel devenir que constatait Héraclite. Héraclite était obnubilé par le devenir perpétuel et Parménide par l'absolue stabilité de l'être. Platon concilie les deux. La stabilité, l'éternité, c'est le monde des Idées. Le devenir perpétuel trouve quant à lui son lieu propre dans notre monde. Mais les Idées sont la cause dans notre monde de la stabilité relative qu'on y perçoit sous le devenir, de ce qui demeure stable sous le changement. Les Idées exercent une causalité formelle sur notre monde.

L'homme naît, il devient un enfant, il devient ensuite un adulte, puis il meurt, dit Héraclite. Bref, il change tout le temps. Oui, dit Platon, mais il demeure toujours le même homme sous tous ces changements, parce qu'il participe à l'Idée d'homme qui elle est, immuable, éternelle. Il y a donc, selon Platon, deux niveaux dans la réalité: deux mondes qui coexistent. Le monde le plus réel, le plus concret, n'est pas notre monde sensible, le monde de notre expérience sensible immédiate. Le monde le plus réel, le plus concret, c'est le monde des Idées que l'on connaît par notre intelligence. Les Idées sont plus réelles que les réalités de notre expérience. Le monde de notre expérience sensible immédiate constitue le monde du devenir, le monde du changement.

C'est le monde d'Héraclite ou celui décrit par Parménide dans la voie de l'opinion. C'est le monde des choses individuelles, matérielles, perceptibles par les sens, localisées dans l'espace et se déroulant dans le temps. Ces choses matérielles individuelles non seulement naissent et meurent, mais changent tout le temps. Au dessus du monde sensible, celui du devenir et des choses matérielles individuelles, on trouve le monde des Idées, le monde de l'être, qui correspond à l'être de Parménide. C'est l'unique réalité qui existe au sens plein du verbe "exister". C'est le monde qui "est" au sens fort du verbe "être". Le monde sensible n'existe que comme image dégradée de ce monde des Idées. Les Idées y sont éternelles, en dehors du temps et de l'espace, et donc en dehors de toute matière. Elles ont toutes les caractéristiques de l'être de Parménide. L'être, autrement dit, le monde des Idées, existe en lui-même et par lui-même indépendamment du monde du devenir.

2- Aristote : la doctrine de la substance et de l'Etre

Disciple de Platon, Aristote n'hésite pas cependant à remettre en cause sa théorie des Essences ou Idées et propose en lieu et place la doctrine de la substance et de l'Etre. Ses concepts fondamentaux sont : l'acte, la puissance, la forme, la matière, la substance, l'accident et le divin. Que signifie donc la réalité de la substance ? Besse nous présente l'essentiel de la pensée d'Aristote dans l'extrait suivant :

Aristote lorsqu'il s'agit de désigner ce qui fait la vraie nature des choses, critique la théorie platonicienne des idées, qui ne permet pas, selon lui, de penser ce qui change ni les choses singulières perçues par les sens. Contre le dualisme platonicien qui place l'essence dans une généralité abstraite au-delà du devenir, Aristote affirme que l'essence des choses singulières réside en elles. La réalité n'appartient qu'aux êtres singuliers. L'essence est donc définie par Aristote non comme Idée mais comme substance, c'est-à-dire comme une réalité qui, d'une part, contient à la fois l'être et le devenir (en d'autres termes comme un être qui accueille en soi le devenir) et, d'autre part, contient en soi les causes de son devenir. La substance est un être composé d'une matière et d'une forme. La matière est le sujet ou le substrat permanent de l'être, tandis que la forme ou plutôt les formes constituent les attributs multiples, voire contradictoires, qui se succèdent dans l'être. Mais, alors que pour Platon la forme est le principe d'unité et d'identité de la chose, chez Aristote, le sujet

(matière) est principe d'unité, tandis que les formes sont multiples et causes du changement. Comment les êtres sont-ils alors produits ? Pour répondre à cette question, Aristote développe une conception, reprise durant le Moyen-âge, selon laquelle toute production d'un être implique l'intervention de quatre causes : la matière dont la chose est faite, ou cause matérielle (les matériaux de la maison) ; la forme ou le modèle de la chose, ou cause formelle (le plan de la maison) ; la cause efficiente ou matrice, ou l'agent qui produit la chose (le travail des ouvriers) ; la cause finale, ou le but de la chose, ce pour quoi elle est faite (à quoi sert la maison). (Besse, 1998, p8)

Par ailleurs, comme le mouvement, la multiplicité pose un problème quant au principe d'unité, si, comme Thalès, nous admettions l'eau comme substrat unique, il faudrait alors que l'eau absorbe dans son unicité tous les êtres que ce substrat est censé fonder. Si tout est de l'eau, tout autre être qui n'est pas eau "*n'est pas*" : hypothèse complètement absurde et insoutenable. Car il faudrait alors dire : tout est eau, comme l'eau est toujours eau, l'identité du substrat menace l'altérité des individus. Or si l'être est ce qu'il est, il n'est rien d'autre que ce qu'il est et l'on ne voit pas comment il pourrait être deux choses différentes en même temps, au même lieu, ni comment pourrait s'introduire en lui le moindre principe de différenciation. Il semble donc qu'il devrait être parfaitement un et qu'en admettant toute différence au sein de l'être, cette différence détruirait l'identité de l'être. On dirait alors que le fait de multiplicité est une négation de l'être.

Nous sommes ici confrontés à deux positions philosophiques extrêmes et contradictoires : celle de Parménide qui affirme l'évidence intellectuelle et la certitude du principe d'identité et celle d'Héraclite qui affirme l'évidence immédiate de l'expérience qui nous montre, sans contestation possible, le fait de la multiplicité. Aristote reprend à son compte toutes les thèses et concilie ces deux positions en les éclairant par les notions d'acte et de puissance, de matière et de forme. Il conçoit le principe d'unité et de détermination comme étant la forme et le principe de multiplicité et d'indétermination comme étant la matière.

Par exemple, si la statue d'un homme célèbre peut être faite en plusieurs exemplaires et que tous ces exemplaires représentent toujours le même homme c'est en raison de la quantité de la matière dont dispose le statuaire. Mais si chaque statue est invariablement tel homme

précisément et non un autre, c'est à raison de la forme. La multiplication, par la matière, de l'unité qui vient de la forme, telle est la solution aristotélicienne de l'Un et du Multiple

Conclusion

Les philosophes présocratiques ont porté leurs réflexions sur ce que la nature, dans toute sa splendeur pouvait leur donner d'observer. Ils ont, par des hypothèses et dans la mesure du possible, tenté de trouver une raison unitaire à l'extraordinaire diversité et aux multiples mutations de l'être dans la nature. Leur audace a permis à la philosophie moderne de passer d'une position dogmatique à une attitude critique, du réalisme à l'idéalisme. Il faut donc, pour l'essentiel retenir que, parler du statut métaphysique de l'être, c'est essayer de définir l'être en tant qu'être. De Thalès aux penseurs de la postmodernité en passant par Héraclite et Parménide, retenons donc que la métaphysique est la science de l'être en tant qu'être. Cette réflexion envisagée vers l'intelligibilité intrinsèque nous renvoie à l'ontologie et lorsqu'il s'agit plutôt de l'intelligibilité extrinsèque de l'être, il y a lieu de remonter des causes à la Cause première. La même réflexion peut nous amener à nous interroger sur la capacité de l'intelligence à atteindre l'être et dans ce cas, on parlera de la critique de la connaissance ou épistémologie. A l'évidence, de l'antiquité à la postmodernité, une génération passe et une autre advient. La réalité sensible nous renvoie à la naissance, à la mort, à la génération et à la dégénération ; à la transformation et à la stabilité. Tout est être et se retrouve dans l'Etre et ce, dans un éternel recommencement. Il revient alors à chaque génération de s'interroger sur la question de l'Un et du multiple, de l'être et du devenir dans sa culture et dans son vécu existentiel.

Références bibliographiques

- d'Aquin, T. (1998). Somme théologique. Trad. E. Gilson, in Textes de la morale, Paris, Vrin.
- Aubenque, P. (1962). *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*. Paris, P.U.F.
- Besse, J.-M., Boissière A. (2004). Précis de philosophie. Paris, Nathan.
- Brehier, É. (1928). *La philosophie de Plotin*. Paris, P.U.F.
- Canto-Sperber, M. (1997). *Philosophie grecque*. Paris, Seuil.
- Costantini, M. (1992). *La génération Thalès*. Paris, Gallimard.

- Couloubaritsis, L. (2000). *Aux origines de la philosophie européenne : de la pensée archaïque au néoplatonisme*. Bruxelles PUB.
- Daujat, J. (1974). *Y a-t-il une vérité ?* Paris, Ed. Téqui.
- Deman, Th. (1942). *Le témoignage d'Aristote sur Socrate*, Paris, Ed. de Minuit.
- De Strycker, É. (1978). *Précis d'histoire de la philosophie ancienne*. Louvain, De Boeck.
- Dies, A. (1930). *Platon*. Paris, Gallimard.
- Dumont, J.-P. (1994). *Éléments d'histoire de la philosophie antique*. Paris, P.U.F.
- Follon, J. (1997). *Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne*. Paris, Hatier.
- Grenet, P. (1960). *Histoire de la philosophie ancienne*. Paris, Seuil.
- Hadot, P. (1963). *Plotin ou la simplicité du regard*. Paris, L'Harmattan.
- Hadot, P. (1995). *Qu'est-ce que la philosophie antique*. Paris, Albin Michel.
- Hegel, G., W., F. (1991). *Phénoménologie de l'esprit*. Trad. J.-P. Lefebvre. Paris, Aubier.
- Héraclite. (1988). *Fragments*. Trad. J.-P. Dumont, Paris, Gallimard.
- Huisman, D. (2000). *Dictionnaire des mille œuvres clés de la philosophie*. Paris, Nathan.
- Parménide d'Elée (1988). *De la Nature, fragments*. Trad. J.-P. Dumont, Paris, Gallimard.
- Pujos, E. (2012). *Histoire de la philosophie*. Paris, Hatier.
- Rivaud, A. (1989). *Les grands courants de la pensée antique*. Paris, P.U.F.
- Schaerer, R. (1978). *La question platonicienne. Étude sur les rapports de la pensée et de l'expression dans les dialogues de Platon*. Paris, Armand Colin.
- Soba, M.C. (2005). *Cours de métaphysique*. Cotonou, ICAF.
- Werner, C. (1979). *La philosophie grecque*. Paris, P.U.F.